

Endémiques d'Australie, les eucalyptus ont été importés aux quatre coins du globe à l'époque impériale, puis coloniale. La circulation de ces plantes a profondément bouleversé la physionomie de nombreux paysages en affectant les écosystèmes où ils étaient implantés. C'est en 2012 que cela saute aux yeux de Farah Khelil. Dans les mois qui suivent la Révolution tunisienne, penchée activement sur l'actualité, mais à distance, elle lit notamment *Orphelins de Bourguiba et héritiers du Prophète* où l'auteur revient sur la dualité et la tension entre tradition et modernité à travers une analogie botanique originale. D'une part, il évoque le palmier, arbre symbolique de la tradition coranique, de l'autre, l'eucalyptus, symbole de l'empreinte des colons. La plupart des milieux naturels apparaissent en réalité dessinés par l'action humaine. Combien de strates historiques l'étude de la flore pourrait révéler ?

C'est en partant de ce constat que Farah Khelil se penche sur la présence des eucalyptus en Tunisie, cherchant ce qu'ils dévoilent du pays, de son passé colonial et de son approche de la modernité après l'indépendance. Par le prisme botanique et du vivant, puis le dépassant, elle interroge ce qui est pris pour acquis, fouille des archives convoquant le patrimoine architectural de Tunis à travers l'étude du Palmarium de Tunis, et, détournant une serre horticole dans le Parc du Belvédère, elle propose d'examiner les mécanismes de monstration occidentaux. La superposition, l'oscillation entre visible et invisible deviennent des composantes clés du projet. Farah Khelil réalise que peu de recherches ont été effectuées sur le Palmarium et espère inciter des chercheurs·ses à s'y plonger, d'autant qu'ayant constamment changé d'architecture au siècle dernier, son destin reflète l'évolution socio-politique du pays. Sa quête sur le Palmarium vient flirter avec le spéculatif et la réinvention. Elle occupe le silence par touches minimales observant comment l'imaginaire et le regard s'emparent du réel, ou de l'historique, pour en faire autre chose. Sans porter de discours politique affiché, son projet explore la notion de possible, montrant que les choses sont rarement figées et plutôt en train de se faire.

Avec *Effet de Serre*, l'artiste sort des structures d'exposition et réinvente une autre expérience de rencontre avec ses œuvres, s'interrogeant sur le rôle de l'artiste et la place du public. Partant de la relation existante entre les palmiers et les serres botaniques qui les ont souvent accueillis dans des visées d'acclimatation ou d'ornementation, elle décide dans une esthétique du don de financer la restauration de la serre du Parc du Belvédère en espérant, qu'au-delà de la présentation de ses recherches et de la publication, elle redynamise cette zone du parc. En effet, la serre devrait ensuite accueillir des ateliers pédagogiques organisés pour les jeunes autour de questions environnementales. Pas d'œuvre pérenne, ni de sculpture portant une plaque ou indiquant le passage de Farah Khelil dans l'espace public une fois que tout sera terminé. L'éphémère et le durable s'entrecroisent avec poésie et humilité.

*Effet de Serre* n'est pas une exposition au sens classique où on l'entend, il s'agit davantage d'un processus dynamique, d'une expérimentation en espace public où la déambulation dans la serre convoque les sens et les perceptions.

L'odorat est stimulé par une diffusion atmosphérique d'eucalyptus ; l'ouïe répercute les stridulations de la vidéo *Les siffleurs* et le brouhaha enregistré dans le centre commercial du Palmarium ; l'œil du sol aux arceaux se fraie un passage ; le corps évolue dans l'espace, tout comme l'air et la lumière circulent, ajoutant du mouvement et des jeux d'ombres à l'expérience. Les œuvres de Farah Khelil se superposent dans des effets de plans et d'échelle. Au sol et sur la structure centrale, on trouve deux compositions multiples dont les rétroprojecteurs sont manipulés par les médiateurs dévoilant le reflet de compositions en résine sur les parois de la serre. Dans ses niches, la construction au centre montre une vidéo obstruée par un cyanotype et des palmiers nains, tandis qu'un diagramme s'affiche sur sa surface penchée. Plus avant dans l'espace, une photographie, mêlant les plans originaux du Palmarium avec du vivant, se déploie en quatre panneaux suspendus sur des plans différents et côtoie une tringle couverte d'un cyanotype et d'une sérigraphie sur draps anciens. Enfin, dans la partie arrière, deux structures en métal et bois découpé reprenant les motifs ornementaux des portes du Théâtre Municipal de Tunis entravent une partie de l'espace où se trouve la vidéo *Les siffleurs*.

*Effet de Serre* s'apprécie en prenant le temps de vivre la serre et les œuvres, en se laissant imprégner par les récits en suspens qui s'y croisent, et, surtout, en se questionnant sur les paysages familiers, les architectures oubliées, les symboliques des plantes, et la façon dont les méthodes d'exposition conditionnent le regard. Ici, la transmission est clé.

**Clelia Coussonnet**